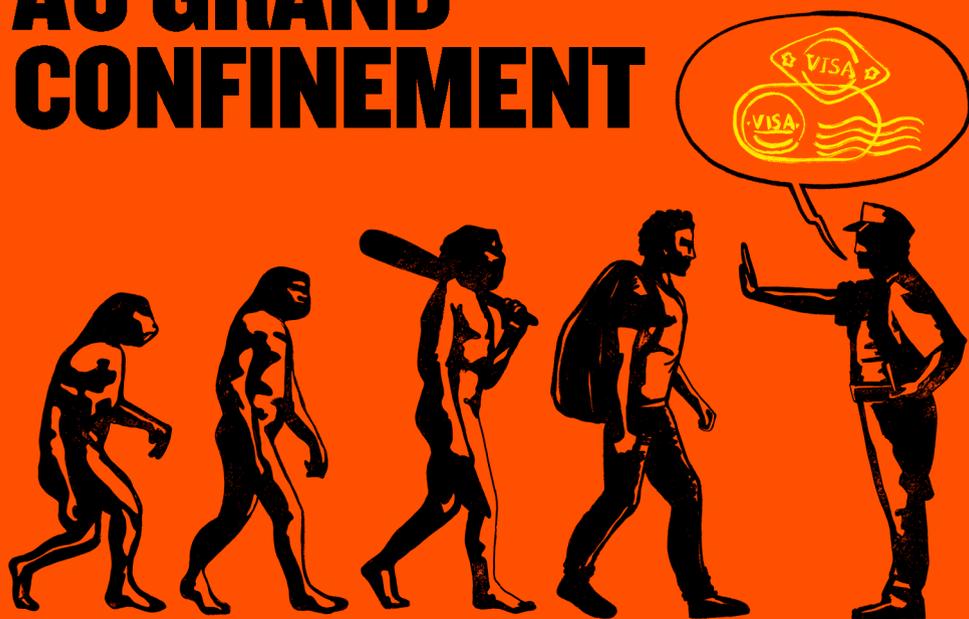


**JEAN-PAUL DEMOULE**

# **HOMO MIGRANS**

**DE LA SORTIE  
D'AFRIQUE  
AU GRAND  
CONFINEMENT**



Au commencement, les *Homo erectus* décidèrent d'aller voir ailleurs si l'herbe était plus verte et sortirent d'Afrique il y a environ deux millions d'années. Puis, les *Homo sapiens* firent de même, inventèrent l'agriculture, essaimèrent à peu près partout et peuplèrent la planète. De plus en plus nombreux, ils bâtirent des empires, par définition multiethniques et en perpétuelle extension, entraînant à l'ère de la mondialisation toujours plus de conquêtes, de répressions, de déportations, d'exils et de brassages de populations avec leurs voisins dits « barbares ».

Aucune des grandes nations d'Europe n'a ainsi connu de peuplement homogène et stable, quels que soient les romans nationaux qu'elles se sont inventés. Depuis les déplacements du paléolithique jusqu'aux concentrations urbaines actuelles, nous n'avons cessé de cheminer, de migrer. Pourtant, avec la disparition des peuples nomades et la généralisation du télétravail, nous n'avons jamais été aussi peu mobiles. Les migrations économiques ou politiques continueront, elles, tant qu'il y aura des guerres, des dictatures et des catastrophes climatiques.

Mais, au fond, qui a vraiment peur des migrations ?

*Professeur émérite à Paris 1, Jean-Paul Demoule est un de nos meilleurs archéologues et historiens de la protohistoire. Excellent vulgarisateur, c'est aussi un historien engagé, qui aime à pourfendre les idées reçues et lutte contre la récupération politique de sa discipline dans des ouvrages à succès : Une histoire des civilisations (codir., 2018) ; Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire (2017) ; Mais où sont passés les Indo-Européens ? (2014).*



## DU MÊME AUTEUR

- L'Ascenseur occupe la 501* (avec Sophie Calle), Arles, Actes Sud, 2022.
- La Préhistoire en 100 questions*, Paris, Tallandier, 2021.
- Aux origines, l'archéologie. Une science au cœur des grands débats de notre temps*, Paris, La Découverte, 2020.
- Trésors. Les petites et grandes découvertes qui font l'archéologie*, Paris, Flammarion, 2019, coll. « Champs », 2021.
- Une histoire des civilisations. Comment l'archéologie bouleverse nos connaissances* (dir. avec Dominique Garcia et Alain Schnapp), Paris, La Découverte, 2018.
- Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire. Quand on inventa l'agriculture, la guerre et les chefs* (2018), Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2019.
- Le Néolithique à l'origine du monde contemporain, Documentation photographique*, n° 8117, mai 2017.
- Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident* (2014), Paris, Points, 2017.
- Exquise planète* (avec Pierre Bordage, Roland Lehoucq et Jean-Sébastien Steyer), Paris, Odile Jacob, 2014.
- Les Origines de la culture, La révolution néolithique* (2008), Paris, Éditions du Pommier et Cité des sciences et de l'industrie, 2013.
- On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé* (2012), Paris, Folio 2013.
- La Révolution néolithique dans le monde* (dir.), Paris, Éditions du CNRS, 2010.
- La Fabrique de l'archéologie* (dir. avec Christian Landes), Paris, La Découverte, 2009.
- L'Europe, un continent redécouvert par l'archéologie* (dir.), Paris, Gallimard, 2009.
- La Nécropole gauloise de Bucy-le-Long (Aisne)* (avec Sophie Desenne et Claudine Pommepuy), supplément à la *Revue archéologique de Picardie*, 2009.
- L'Avenir du passé. Modernité de l'archéologie* (dir. avec Bernard Stiegler), Paris, La Découverte, 2008.
- Archéologie et patrimoine au Japon* (dir. avec Pierre-François Souyri), Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2008.
- Origin and Evolution of Languages: Approaches, Models, Paradigms* (dir. avec Bernard Laks, Serge Cleuziou et Pierre Encrevé), Londres, Equinox Publishing, 2008.
- Naissance de la figure, l'art du paléolithique à l'âge du Fer* (2007), Paris, Folio, coll. « Histoire », 2017.
- L'Archéologie préventive dans le monde. Apports de l'archéologie préventive à la connaissance du passé* (dir.), Paris, La Découverte, 2007.
- La Révolution néolithique en France* (dir.), Paris, La Découverte et Inrap, 2007.
- La France archéologique, vingt ans d'aménagements et de découvertes* (2004) (dir.), Paris, Hazan et Inrap, 2005.
- Guide des méthodes de l'archéologie* (2002) (avec François Giligny, Anne Lehoërff et Alain Schnapp), Paris, la Découverte, Paris, 4<sup>e</sup> éd. 2014.
- Chronologie et société des nécropoles celtiques de la culture Aisne-Marne*, supplément à la *Revue archéologique de Picardie*, 1999.
- Les Gaulois*, Paris, Hachette, 1995.
- La France de la préhistoire, mille millénaires des premiers hommes à la conquête romaine*, Paris, Nathan, 1990.

Jean-Paul DEMOULE

# HOMO MIGRANS

De la sortie d'Afrique  
au Grand Confinement

HISTOIRE PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Ouvrage dirigé par Sophie Bajard

Conception graphique de la couverture : Sara Deux  
Illustration : © Salim Zerrouki

Cartes et graphique : Nathalie Cottrel

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-228-93056-7

*À la mémoire d'Anne-Marie Coste-Jacobstahl  
et d'Ernst Jacobstahl*



## INTRODUCTION

### *Homo*, grand singe migrateur ou espèce invasive ?

*Le premier Français (Européen, Américain, etc.) ou la première Française (Européenne, Américaine, etc.) fut assurément un ou une immigré/e. Certes, mais pourquoi ? Pourquoi une espèce particulière de primates, parmi les 182 identifiées, et qui ne devait pas à l'origine représenter plus de quelques dizaines de milliers d'individus dans ses terres africaines, se compte-t-elle désormais en milliards et a-t-elle envahi la planète au point d'éliminer plus ou moins rapidement la plupart des autres espèces vivantes ?*

#### **Peuplement ou conquête ?**

On peut classer en principe les migrations en plusieurs catégories. Il y aurait les migrations de peuplement, lorsqu'un groupe humain pénètre dans un espace (presque) vide pour s'y installer. Ce serait justement le cas des premiers *Homo erectus*, qui quittèrent l'Afrique il y a quelque deux millions d'années pour se répandre dans toute l'Eurasie, tout en poursuivant leur évolution biologique. Ou des premiers *Homo sapiens*, issus des précédents, qui délaissèrent à leur tour l'Afrique il y a peut-être deux cent mille ans et, cette fois, s'installèrent, au fil des millénaires, sur l'ensemble des terres émergées et, bientôt, au-delà.

Il y aurait aussi les migrations de conquête, lorsqu'un groupe humain, de manière plus ou moins violente, pénètre dans un espace déjà habité pour s'y installer d'autorité et y prospérer. Ce serait le cas de tous les grands empires, de Rome aux Mongols ou de la Russie tsariste aux empires coloniaux européens. Ces migrations ont pu être en partie pacifiques, lorsque les conquérants européens commencèrent par conclure au cours du 19<sup>e</sup> siècle des traités de protectorat avec de petits potentats locaux africains, par exemple une protection qui ne tarda pas à s'appesantir lourdement au fil du temps. Elles purent être limitées en superficie, comme lorsque les cités grecques de l'Antiquité fondèrent tout autour de la Méditerranée, à Marseille par exemple, et sur les rives de la mer Noire des comptoirs commerciaux d'où se diffusèrent de nouvelles marchandises et de nouvelles manières de vivre (de se nourrir et de boire), en échange de matières premières locales (métal, bois, salaisons, esclaves...). Ou lorsque des États occidentaux implantèrent des bases militaires en des endroits qu'ils jugeaient stratégiques afin d'assurer leur sécurité et leur contrôle sur telle ou telle région du monde.

La conquête peut aussi être celle des âmes. Ainsi les Arabes s'emparèrent-ils d'une bonne partie de l'Orient et du nord de l'Afrique afin d'y répandre la bonne parole au nom de la guerre sainte. Les croisés voulurent leur rendre la pareille un peu plus tard. L'évangélisation fut l'un des arguments constamment invoqués par le colonialisme européen, parfois de manière sincère par un certain nombre de colonisateurs. Tout récemment encore, en 2018, un missionnaire états-unien un peu illuminé a prétendu prêcher l'évangile à l'un des derniers groupes de chasseurs-cueilleurs, une petite centaine d'individus qui vivent totalement coupés du monde sur l'île indienne de North Sentinel – le « dernier refuge de Satan », avait-il expliqué. Il fut reçu (et tué) à coups de flèche. Symétriquement, c'est pour mieux pratiquer leur religion que les pèlerins puritains anglais du *Mayflower* débarquèrent en 1620 sur le rivage nord-américain. Au-delà de la religion, beaucoup de colonisateurs ont pensé en toute bonne foi, au 19<sup>e</sup> siècle, apporter les lumières de la civilisation et l'on évoque parfois aujourd'hui encore « le rôle positif de la colonisation ».

## **Migrations économiques ou politiques ?**

Les migrations peuvent tenir aussi à des raisons dites économiques, lorsque des populations quittent le pays où elles vivaient (mal) pour s'installer dans un autre, où la vie serait en principe meilleure et les perspectives plus ouvertes. Ce serait bien sûr le cas du peuplement de l'Amérique du Nord au 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup> siècle par des immigrés pauvres venus d'Europe – Irlandais, Italiens ou Polonais – et qui fondèrent ainsi une nation nouvelle, appelée pour un temps à dominer le monde. Ce serait aussi la cause de l'immigration subsaharienne actuelle vers l'Europe, dont certains craignent qu'elle ne finisse par submerger la population « de souche », notion que l'on interrogera. Ces raisons économiques peuvent ne pas être seulement dues à une mauvaise, sinon inégalitaire, organisation sociale. Elles peuvent aussi être climatiques. Les périodes glaciaires ont restreint les zones habitables pour les humains de la préhistoire. Des sécheresses au début du 2<sup>e</sup> millénaire de notre ère ont contraint certaines populations des Amériques à rechercher un environnement plus accueillant, tout comme la désertification du Sahel en chasse aujourd'hui les habitants, sans compter les suites à venir de l'actuel réchauffement climatique.

Mais il y aurait, au contraire et à bien distinguer de la précédente, une immigration politique, lorsque des réfugiés sont contraints de quitter leur pays à cause d'un régime oppressif, sinon génocidaire. Les exemples n'ont pas manqué, hélas, au 20<sup>e</sup> siècle, avec le génocide des Arméniens, des Juifs d'Europe et des Tutsi, pour les principaux. Sans aller jusqu'à ces extrêmes, les huguenots français durent s'exiler après la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, les aristocrates français durent fuir la Révolution, les intellectuels libéraux les régimes autoritaires du 19<sup>e</sup> siècle, les Juifs d'Europe centrale et orientale les pogroms des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, les républicains espagnols la dictature franquiste et les démocrates allemands le nazisme, les *boat people* le nouveau régime vietnamien en 1975, et tout récemment encore les révolutionnaires syriens ou les démocrates afghans leurs propres dictatures.

Certaines migrations furent cependant forcées et organisées par des États. Parmi les pires figurent les traites esclavagistes depuis l'Afrique, d'abord en direction du monde arabo-musulman, puis des Amériques fraîchement colonisées par les Européens, et qui déracinèrent pendant des siècles plus de 20 millions d'êtres humains. L'Australie fut en partie peuplée par des convois de bagnards amenés d'Angleterre par la Couronne britannique, et les gouvernements français tentèrent de s'en inspirer, avec beaucoup moins de succès, en Guyane et en Nouvelle-Calédonie. Les États-Unis organisèrent dans les années 1830 des « pistes des larmes » (*Trails of Tears*) en contraignant des tribus amérindiennes, les Cherokees en particulier, à quitter leurs terres ancestrales pour rejoindre les « réserves » qui leur avaient été assignées. Les traités qui conclurent la fin de la Première Guerre mondiale eurent pour conséquences des échanges massifs de populations, particulièrement dans les Balkans, processus de « purification ethnique » qui se poursuivirent pendant les guerres yougoslaves des années 1990 et ne sont toujours pas totalement achevés. Plus sinistres furent et sont encore les « camps de concentration » de diverses natures, une invention des débuts du 20<sup>e</sup> siècle, où l'on regroupe les populations indésirables, en général dans des conditions peu humaines, même s'ils ne sont pas explicitement « d'extermination ».

Mais finalement, ne serait-ce pas tout simplement la curiosité, sinon le goût de l'aventure, qui pousserait certains humains à reconnaître de nouvelles terres, voire à s'y installer ? Ainsi des explorateurs européens tout au long du 19<sup>e</sup> siècle – et l'on se souvient de la fameuse poignée de main entre Stanley et Livingstone, ce dernier présumé disparu, le 10 novembre 1871 près du lac Tanganyika : « *Doctor Livingstone, I presume ?* » Sinon, pourquoi Marco Polo aurait-il sillonné la Chine au 13<sup>e</sup> siècle, pourquoi Christophe Colomb serait-il parti tout droit vers l'ouest en 1492 avec ses trois caravelles, ou pourquoi Neil Armstrong aurait-il marché sur la Lune en 1969 ? Et finalement, pourquoi certains *Homo sapiens* seraient-ils « sortis » d'Afrique, où il faisait bon vivre, pour se retrouver un peu (ou beaucoup) plus tard à occuper des environnements parmi les plus hostiles du globe ?

## **L'entrelacement des causes**

Tout n'est pourtant pas si simple ! Lorsque les *Homo sapiens* pénétrèrent en Eurasie, elle n'était pas vide, plusieurs autres espèces humaines s'y trouvaient : Néandertaliens en Europe et au Proche-Orient, Dénisoviens en Asie, hommes de Florès et hommes de Luçon en Indonésie et aux Philippines, entre autres. Ils disparurent peu après, même si des croisements eurent aussi lieu avec *sapiens*. Pour ne pas parler des autres mammifères et oiseaux, dont une partie, des paresseux géants d'Amérique du Nord aux dodos de l'île Maurice, commença peu après à disparaître tout autant, au fil des arrivées des *sapiens* – et ce n'était que le début.

Lorsque les « barbares » envahirent l'Empire romain (nous verrons que la chose est plus complexe), ce n'était pas pour le détruire et y faire table rase, mais pour y trouver de meilleures conditions de vie et adopter des modes culturels qui leur semblaient préférables. Quant aux missionnaires européens, ils pensaient vraiment agir pour le bien des peuplades à évangéliser, dans le but de leur garantir une vie éternelle – tout comme l'esclavage fut interdit au 19<sup>e</sup> siècle dans les colonies africaines, que l'instruction publique y fut répandue et que le docteur Albert Schweitzer installa en 1913 un hôpital de brousse à Lambaréné au Gabon.

Politique ou économique, telle ou telle migration ? La question n'est pas si simple, car la misère économique résulte souvent d'un régime politique oppressif. La définition peut aussi être un choix politique : après la révolution cubaine, les États-Unis accueillirent comme réfugiés politiques les immigrants fuyant le régime castriste, mais refoulèrent comme immigrants simplement économiques ceux qui fuyaient la dictature voisine d'Haïti.

Comme nous le verrons dans cette brève, mais globale, histoire des migrations, qui ne prétend pas toutefois à une complète exhaustivité, s'il n'y a rien de nouveau dans les migrations récentes ou contemporaines par rapport aux plus anciennes, il n'est jamais de cause unique. Mais cette histoire vient aussi nous rappeler qu'aucun groupe humain, aucune

société ne constitue une entité intemporelle qui se perpétuerait à travers les siècles, sinon les millénaires. La plupart des frontières politiques actuelles, où que ce soit dans le monde, sont très récentes, quand elles ne remontent pas à quelques dizaines d'années seulement, voire moins encore. Et sur ces territoires n'ont cessé de se succéder et de se brasser, à chaque fois et de tout temps, les courants de populations les plus divers. Il sera utile de le rappeler, et de le montrer.

Rappelons aussi ici quelques définitions : l'*émigré* (du latin *ex-*) est celui qui part, et l'*immigré* (du latin *in-*) est celui qui arrive. Tout est donc une question de point de vue. *Migrant* est un terme général, et souvent péjoratif de nos jours, mais qui signifie très souvent, en réalité, un *réfugié*. C'est une question de point de vue là aussi, car un Français qui décide de résider à l'étranger n'est ni un *immigré* ni un *migrant*, mais un *expatrié*, ce qui est plus noble – et souvent mieux payé.

## **Un monde nomade**

Il resterait à évoquer les migrations internes à chaque société : nomadisme, transhumances et mobilités diverses. La généralisation, au néolithique, de l'agriculture sédentaire mit fin au mode de vie nomade que menaient jusque-là la plupart des sociétés de chasseurs-cueilleurs, dont seules quelques-unes ont survécu jusqu'à nos jours, en général dans les contrées les plus inhospitalières, Grand Nord ou déserts du sud de l'Afrique. Mais certaines sociétés ont développé depuis lors un nouveau nomadisme, pastoral cette fois, lié en général aux contraintes de l'environnement : Mongols des steppes de l'Asie centrale, Bédouins de la péninsule Arabique, Touareg du Sahara, éleveurs de rennes du Grand Nord. Ce mode de vie est cependant un peu partout en déclin.

Il en va de même pour les transhumances saisonnières, qui ont pour but d'amener les troupeaux des pâturages d'hiver à ceux d'été. Longtemps pratiquée en France entre les plaines et les Alpes (elle y est depuis 2020 inscrite au patrimoine immatérielle de l'humanité), dans les Balkans (Valaques, Saracatsanes), la transhumance pouvait soit mobiliser les

## *Homo, grand singe migrateur ou espèce invasive ?*

seuls bergers et leurs animaux, soit engager l'ensemble du groupe – comme les Bakhtiars d'Iran. Les transports se font désormais en camion, quand les élevages industriels de plaine ne viennent pas concurrencer ce mode de production.

D'autres populations sont par essence nomades sans être particulièrement éleveurs, comme les différents groupes tsi-ganes et gitans (ou encore « gens du voyage ») qui nomadisent à travers l'Europe, où ils subissent divers types de discriminations. Il existe aussi dans les archipels de l'Asie du Sud-Est des « nomades de la mer ». Dans tous les cas, les nomades ont en général mauvaise réputation auprès des sédentaires.

### **Modernités nomades et fin des migrations ?**

Des formes de nomadisme restent néanmoins présentes dans nos sociétés industrielles modernes. Ainsi des migrations saisonnières, qui poussent chaque année, à des moments précis, des dizaines, sinon des centaines de millions d'humains à se précipiter vers des plages et autres lieux touristiques, même si ces migrations ne concernent qu'une petite partie, la plus fortunée, de l'humanité. Il en va de même des migrations pendulaires qui, dans toutes les grandes métropoles, transportent quotidiennement les travailleurs depuis des banlieues lointaines, aux habitations moins coûteuses, jusque vers leur lieu de travail, souvent dans les centres-villes. De fait, certains métiers contemporains sont par essence nomades, comme ceux liés au commerce – comme ils l'étaient d'ailleurs du temps des colporteurs.

Symétriquement, nous l'avons vu à l'occasion du Grand Confinement de l'année 2020, consécutif à la pandémie de Covid-19, une partie de plus en plus grande des activités humaines se font désormais en télétravail, dans la mesure où le secteur des services l'emporte très largement, en nombre de travailleurs et en chiffre d'affaires, sur ceux de l'agriculture et de l'industrie. Cette tendance, anticipée depuis longtemps dans les romans de science-fiction, est-elle vouée à se généraliser et à annoncer ainsi la fin des migrations ?

## *Homo Migrans*

Ce sera l'ultime question que nous nous poserons, après avoir parcouru la longue histoire de nos migrations et les leçons que, à chaque fois, elles nous apporteront. Une histoire qui sera chronologique, dans la mesure où, si les causes des migrations restent toujours les mêmes, leurs formes évoluent au fur et à mesure de la croissance démographique, de la complexité des sociétés et de leur interconnexion croissante.

## Quand *Homo erectus* et *sapiens* s'aventurèrent hors d'Afrique

*Les migrations ne sont pas propres à l'espèce humaine et beaucoup d'espèces animales migrent, sans compter certaines espèces végétales en fonction des fluctuations climatiques. Mais les migrations humaines ont eu la particularité de répandre cette espèce partout sur le globe, un événement sans équivalent dans l'histoire. Dans l'état actuel de nos connaissances, deux espèces sont tour à tour « sorties » d'Afrique, les *Homo erectus* il y a environ deux millions d'années, mais qui ont continué à évoluer dans les différentes régions du monde qu'ils habitaient ; puis les *Homo sapiens*, descendants des précédents en Afrique et qui, à leur tour, sont partis à la conquête de la planète, cette fois dans son ensemble, éliminant toutes les autres espèces humaines qui leur étaient contemporaines. Ainsi sommes-nous devenus depuis 30 000 ans environ la seule survivante, en quelque sorte « l'espèce orpheline ». Si bien des détails de cette histoire restent encore à découvrir, les grandes lignes en sont désormais connues. Ces humains n'étaient cependant qu'autour de deux millions sur la planète, vivant de chasse, de pêche et de cueillette, il y a environ 12 000 ans. Mais tout allait bientôt s'accélérer, et les migrations humaines, jusque-là lentes, sinon imperceptibles, allaient changer radicalement de nature...*

## **Du côté de nos amies les bêtes**

Nous sommes en train, nous le savons, d'éliminer un nombre croissant d'espèces vivantes, déclenchant ainsi la sixième extinction massive. La précédente remonte à 66 millions d'années, celle qui fit disparaître les dinosaures, dont il ne nous reste plus que les oiseaux, leurs descendants directs – à leur tour fortement menacés. Provoquée sans doute par une météorite, voire des éruptions volcaniques cataclysmiques, ou les deux, elle nous permit ainsi, à nous autres modestes mammifères, en éliminant ces grands animaux, carnivores ou herbivores, qui régnaient jusqu'ici sur la Terre de nous développer pleinement.

On ignore encore si les dinosaures migraient, d'autant que, dans ces échelles de temps gigantesques qui se comptent en dizaines de millions d'années, ce sont aussi les continents qui ont « migré » et qui expliquent certaines répartitions de ces espèces disparues. La plupart des animaux qui nous sont contemporains ne migrent pas, du moins tant que leur habitat traditionnel n'est pas trop fortement impacté, comme il l'a été de plus en plus à partir de l'émergence de l'agriculture il y a une douzaine de milliers d'années, et maintenant avec les changements climatiques. Ils se déplacent au sein d'un territoire délimité dépendant des points d'eau et de leur alimentation.

Les espèces migratrices le sont pour des raisons climatiques, d'alimentation ou de reproduction, en fonction de mécanismes biologiques. Encore faut-il distinguer les migrations cycliques des mouvements sans retour, dont les espèces dites invasives sont un bon exemple, comme, en Europe, les ragondins d'Amérique du Sud, les tortues de Floride, les écrevisses de Louisiane ou les frelons asiatiques. À cela s'ajoute, bien sûr, l'introduction volontaire par les humains d'animaux domestiques inconnus jusque-là dans une région donnée, tels les moutons en Europe, les chevaux en Amérique ou les lapins en Australie, sans compter les espèces dites commensales de l'homme – les cafards, les blattes, les rats, les goélands ou les pigeons, sorte de rats volants.

## **Oiseaux, gnous ou tortues**

Parmi les espèces proprement migratrices, les oiseaux sont bien connus, qui quittent les régions froides à l'automne, pour revenir nidifier au printemps dans leurs zones d'origine<sup>1</sup>. Leurs migrations ont été mises à l'honneur par des documentaires qui ont connu un grand succès, tels *Le Peuple migrateur*, en 2001, sur des oies sauvages, par Jacques Perrin, Jacques Cluzaud et Michel Debats, ou l'encore plus célèbre *Marche de l'empereur* de Luc Jacquet de 2005, couronné par de nombreux prix. Migrent donc des oies sauvages, des cigognes, des passereaux, des hirondelles (qui, justement « ne font pas le printemps »), des martinets, des étourneaux, mais aussi, dans l'eau et sur la glace, des manchots. Leur mode de guidage n'est pas bien élucidé, même si le champ magnétique terrestre et les astres semblent y jouer un rôle important. Ils suivent en général des couloirs bien définis, souvent en groupes organisés, bien qu'ils soient de plus en plus perturbés non seulement par les chasseurs, mais aussi par la pollution lumineuse et maintenant par les changements climatiques qui rendent de moins en moins nécessaires leurs déplacements saisonniers. Ainsi si certains flamants roses de nos côtes méditerranéennes migrent, tous ne le font pas, et ces déplacements, maintenant étudiés de près grâce aux baguages, paraissent parfois très erratiques.

Parmi les mammifères, les migrations annuelles des rennes dans le nord de l'Eurasie tout comme celles des caribous (leurs très proches cousins) en Amérique du Nord peuvent toujours être suivies. On présume qu'elles avaient lieu tout aussi bien dans l'Europe glaciaire du paléolithique, lorsque les glaciers descendaient jusqu'à la Belgique et que l'Europe tempérée, dont l'actuel territoire français, était une zone de steppes. C'est pourquoi l'on interprète comme des camps de chasse aux rennes certains sites situés sur des gués, tel celui de Pincevent, près de Montereau, fouillé par le préhistorien André Leroi-Gourhan, où les ossements de rennes tués et consommés abondent, et où l'étude des dents de ces animaux confirme qu'ils ont tous été tués pendant l'automne. Il en allait de même pour les bisons en Amérique du Nord. En Afrique, les grands

herbivores sont susceptibles d'effectuer de longs déplacements en cas de sécheresse excessive, tels les gnous, les zèbres ou les antilopes, qui se déplacent en troupes de dizaines, sinon de centaines d'animaux.

Les cétacés peuvent également parcourir des milliers de kilomètres, sur des routes fixes (ce qui les met en danger par rapport aux baleiniers) et selon des mécanismes encore insuffisamment compris. Les migrations des saumons, qui remontent les rivières pour se reproduire, et des anguilles, qui font le trajet inverse, sont attestées depuis longtemps, même si les routes et les rythmes de ces dernières entre l'Europe et la mer des Sargasses n'ont pu être précisés qu'en 2016 par une étude internationale et le marquage de plusieurs centaines d'individus. L'augmentation de la pêche industrielle et l'équipement des rivières les ont mis gravement en danger, malgré de tardives mesures de protection, voire d'aménagement de certains cours d'eau. Plusieurs espèces, comme les gobies de Hawaï ou certaines lamproies, peuvent même remonter les cascades grâce à des sortes de ventouses.

Tout aussi menacées sont les tortues marines, qui se nourrissent au large mais reviennent régulièrement pondre sur leur lieu de naissance. Elles semblent se guider à la fois sur les courants marins et par rapport au champ magnétique terrestre. Enfin, de nombreux papillons et autres insectes entreprennent des migrations régulières, dont le criquet pèlerin, bien connu par ses ravages dans l'agriculture, en Asie comme dans la moitié nord de l'Afrique.

En résumé, un certain nombre d'animaux de toutes sortes migrent assurément, et ces mouvements commencent à être mieux connus grâce aux techniques modernes – marquage, balises, émetteurs – au moment même où toutes ces espèces, comme leurs déplacements, sont de plus en plus menacées. Toutefois, on sait encore très peu de choses sur leurs moyens d'orientation et sur leurs motivations (instinctives), dont certaines tiennent clairement à des problèmes d'alimentation et de climat, et d'autres, les plus anciennes, pourraient relever de la dérive des continents.

Si rien de cela ne nous renseigne de manière définitive sur les migrations humaines, du moins cela nous apprend-il que,

de ce point de vue, notre espèce biologique, par ailleurs prédatrice et invasive, n'est pas une exception.

## **Nos cousins primates**

Nous sommes néanmoins loin des tortues ou des criquets, même si nous partageons avec les mouches 60 % de nos gènes – et 40 % avec les pommes de terre. Avec les primates, et plus précisément les chimpanzés et bonobos, nous partageons environ 99,9 % de nos gènes, le 0,1 % restant représentant néanmoins plusieurs milliers de gènes sur l'hélice d'ADN qui détermine les caractères innés de chacune et chacun d'entre nous. Nos ancêtres se sont séparés de ceux de ces primates il y a environ sept millions d'années, c'est-à-dire un battement de cil dans la longue histoire de l'évolution des espèces et depuis les trois milliards et demi d'années que la vie existe sur Terre. Auparavant s'était séparée la lignée des gorilles, orangs-outans et gibbons, il y a huit à neuf millions d'années, et ainsi de suite, en remontant au premier primate actuellement identifié, un certain *Purgatorius*, de la taille d'un rat, qui trotta il y a plus de soixante millions d'années dans la colline du Purgatoire (d'où son nom), au milieu des montagnes Rocheuses. Il aurait courageusement survécu à l'extinction des dinosaures, et donc permis notre existence. Il a néanmoins un rival, *Teilhardina asiatica*, découvert cette fois en Chine, mais semble-t-il un peu plus récent. Le nom de « primates » leur a été donné par le grand naturaliste suédois Carl von Linné, car c'était pour lui le « premier » de tous les groupes animaux, puisqu'il comprenait l'homme.

Il reste aujourd'hui 188 espèces de primates, mais 75 au moins sont menacés de disparition proche, certains représentés seulement par une poignée d'individus.

Les primates, dont nous-mêmes, sont d'abord des omnivores, donc ni de purs carnivores, et encore moins des herbivores. Comme l'avait remarqué avec humour le préhistorien André Leroi-Gourhan : « L'homme aurait-il possédé une denture râpante et un estomac de ruminant que les bases de la sociologie eussent été radicalement différentes. Apte à

consommer les plantes herbacées, il eût pu, comme les bisons, former des collectivités transhumantes de milliers d'individus<sup>2</sup>. » Autrement dit, à la différence de l'herbe, qui pousse normalement en larges prairies naturelles, la nourriture des espèces omnivores se compose de produits dits charnus, fruits, racines, chair d'animaux de tailles diverses, qui sont dispersés dans la nature. Les primates doivent donc se déplacer à longueur de journée, bien plus que les herbivores, pour récolter leur nourriture. Ils ne s'épargneront ces efforts que bien plus tard, quand certains inventeront l'agriculture, c'est-à-dire stockeront animaux et plantes à portée de main.

Chimpanzés et bonobos vivent en bandes à l'intérieur d'un territoire donné. Ils ne migrent donc pas à proprement parler, même s'il arrive qu'une bande agrandisse son territoire en en chassant une bande voisine. De fait, les mâles patrouillent régulièrement aux limites du territoire, et des conflits violents, impliquant des morts, peuvent se produire. Habitant des zones forestières, ils s'installent pour dormir dans des nids sommaires construits en hauteur – qui ne laisseront évidemment aucune trace aux archéologues du futur.

Ils ne sont pas organisés « en famille » ni, comme les gorilles, « en harem », mais mâles et femelles s'accouplent librement, sans relation monogame, comme d'ailleurs la plupart des mammifères, et contrairement, par exemple, à beaucoup d'espèces d'oiseaux. Seules les femelles s'occupent des petits, du moins jusqu'à leur adolescence, les mâles se contentant de jouer occasionnellement avec eux. À l'âge adulte, les jeunes femelles quittent la bande pour en rejoindre une autre<sup>3</sup>. Ce comportement, que l'on pourrait qualifier d'exogamique s'il s'agissait de mariages à proprement parler, semble tenir à ce que les femelles des autres groupes sont plus attirantes pour les mâles, ou inversement que les jeunes femelles d'un groupe donné ne sont pas attirées par les jeunes mâles de leur groupe, avec lesquels elles ont été élevées dès leur plus jeune enfance. Resterait à qualifier cette notion d'« attirance ».

## **Premiers humains**

Si beaucoup de caractéristiques physiologiques et de comportements nous rapprochent de nos cousins chimpanzés et bonobos, on ne peut évidemment en déduire que les comportements des plus anciennes espèces humaines auraient pu leur être comparés. Du moins, s'agissant des espèces les plus proches de nous-mêmes, cela peut nous permettre d'émettre quelques hypothèses qui nous éloignent d'ailleurs des représentations populaires, à travers les livres, les films ou les bandes dessinées, d'un univers préhistorique fait de sauvagerie incontrôlée. Ces dernières sociétés de primates, même si la violence n'en est pas exclue, semblent donc relativement paisibles. On doit de même éviter de projeter sur ces espèces nos propres comportements, ce qu'on appelle l'« anthropomorphisation », une erreur intellectuelle d'autant plus fréquente que notre attachement à certains animaux nous pousse à nous retrouver en eux.

Si l'on quitte maintenant ces animaux pour rejoindre les plus anciens humains, il ne faut pas non plus se représenter l'évolution humaine, parallèle à celle des primates, comme la longue file indienne, illustrée mille fois, commençant avec un singe accroupi et se terminant par un homme blanc et barbu marchant d'un pas résolu. D'une part, comme l'a montré en son temps le paléontologue nord-américain Stephen Jay Gould<sup>4</sup>, l'homme est d'autant moins la finalité de l'évolution biologique que plus un organisme est complexe, plus il est fragile, les espèces vivantes les mieux adaptées à leur environnement et à tout événement à venir sur la planète étant les bactéries. D'autre part, l'évolution humaine, pas plus que celle des autres espèces vivantes, n'a jamais été linéaire, mais constamment buissonnante<sup>5</sup>.

Il faut imaginer en effet, dans le berceau africain et pendant ces six ou sept derniers millions d'années, plusieurs espèces, dont au moins une vingtaine a déjà été identifiée et définie, évoluant en parallèle et ne cessant de se croiser et de se métisser. Ainsi, il y a encore 100 000 à 200 000 ans, pouvait-on rencontrer sur Terre des *Homo naledi* dans le sud de l'Afrique, avec un petit cerveau mais des traits physiques

proches des nôtres et la pratique, semble-t-il, de rituels funéraires ; des *Homo sapiens* (c'est-à-dire nous-mêmes) dans diverses régions d'Afrique et d'Eurasie ; des hommes de Neandertal en Europe et au Proche-Orient ; des hommes de Denisova en Asie ; de petits hommes de Florès (*Homo floresiensis*) en Indonésie ; de tout aussi petits hommes de Luçon (*Homo luzonensis*) aux Philippines ; et les derniers *Homo erectus* à Ngandong sur l'île de Java. Et encore, l'identification de la majorité de ces dernières espèces humaines ne remonte-t-elle qu'à une dizaine d'années à peine, ce qui laisse la place à bien d'autres découvertes à venir, d'autant que l'immense continent africain est encore fort peu exploré, de par la faible densité de son réseau de chercheurs et aussi pour des raisons géopolitiques.

La seule particularité du moment, c'est que depuis moins de 30 000 ans, c'est-à-dire un battement de cil encore plus imperceptible, nous sommes désormais la seule et unique espèce humaine sur Terre, même si nous sommes tous différents les uns des autres et devenus ainsi une « espèce orpheline », selon les mots du paléontologue Jean-Jacques Hublin<sup>6</sup>.

## **Aux origines de l'homme**

On sait très peu de choses sur les plus anciennes formes considérées comme humaines, tel *Toumaï* au Tchad, *Orrorin* au Kenya et *ardipithecus* en Éthiopie, il y a sans doute entre cinq et six millions d'années, ni même si elles appartiennent vraiment aux lignées humaines. Ce n'est qu'à partir de cinq millions d'années environ qu'émergent les australopithèques, littéralement les « singes-du-Sud », bien connus grâce à la célèbre *Lucy*. Ce fut longtemps le squelette le mieux conservé de cette espèce, avec 40 % des ossements, avant que l'on ne dégage récemment en Afrique du Sud *Little Foot*, lui quasiment complet car piégé et fossilisé dans la grotte où il était tombé. En effet, tant que les morts ne furent pas inhumés, ce qui ne fut systématisé qu'avec les hommes de Neandertal, les cadavres, abandonnés à l'air libre, se décomposaient ou étaient dévorés par les carnivores.

On connaît de nombreuses variétés d'australopithèques, dont ceux dits « robustes » ou paranthropes. Mais on en sait encore très peu sur leurs modes de vie et encore moins sur leurs déplacements, sinon qu'ils combinaient la marche bipède (on a retrouvé également des traces de pas, comme à Laetoli en Tanzanie) et les déplacements dans les arbres. Lucy elle-même se serait peut-être tuée en tombant d'un arbre – mais on continue à en discuter. Ils sont sans doute les auteurs des premiers outils en pierre reconnus, découverts récemment par une mission française sur le site de Lomekwi au Kenya et qui datent d'il y a 3,3 millions d'années. Mais les chimpanzés manient aussi des outils, pierres à casser les noix ou brindilles à pêcher les termites dans leurs termitières.

Une analyse du strontium, un élément rare que l'on retrouve dans les dents et les ossements des vertébrés et lié à leur environnement, a été effectuée sur des paranthropes de la vallée de Sterkfontein en Afrique<sup>7</sup>. Si un individu meurt là où il a grandi, le taux de strontium de ses dents et du reste du squelette sera identique. En revanche, s'il est mort dans un autre lieu, ce taux, qui se fixe définitivement au moment de la croissance, sera différent de celui des autres ossements, qui dépend de l'eau qu'il aura absorbée pendant ses dernières années. Nous retrouverons cette méthode à de nombreuses reprises dans l'histoire humaine, car c'est l'une de celles qui permettent justement d'identifier le déplacement d'individus, et donc éventuellement des migrations.

Dans ce cas précis, le strontium indique que les femelles paranthropes de Sterkfontein n'ont pas été retrouvées là où elles ont grandi, ce qui signifie qu'elles avaient quitté leur territoire d'origine. Cette constatation intéressante n'est pas sans nous rappeler la situation dans les sociétés de chimpanzés. Au-delà, nous n'avons pas encore les moyens de savoir si ces différentes espèces, ou du moins certains de leurs membres, ont effectué au fil du temps des mouvements migratoires au sein du vaste continent africain.

Mais il y a deux millions d'années émerge une nouvelle espèce humaine, les *Homo erectus*, qui entreprendra la première « sortie d'Afrique ». Notons qu'ils sont les premiers à avoir le droit d'être qualifiés d'« hommes » (*Homo*), puisque,

à l'instar de leurs cousins *Homo habilis*, surgis à peine plus tôt, ils manient des outils en pierre – néanmoins nous venons de voir que de tels outils étaient désormais avérés plus d'un million d'années auparavant, au temps des australopithèques. Ils vont bientôt créer des outils symétriques, les bifaces, dont l'esthétique nouvelle dépasse les stricts besoins de leur fonction, ce qui est l'indice d'une pensée plus complexe, et on a parfois mis en rapport le développement de l'hominisation avec ces recherches esthétiques.

Ces outils sont destinés à découper diverses matières, dont la viande, que les *Homo erectus* tendent à consommer nettement plus que les australopithèques, ce qui semble avoir joué un rôle sur leur développement cérébral. Un peu plus tard, à une date encore discutée mais antérieure à un demi-million d'années, sinon deux fois plus, ils apprennent aussi à domestiquer le feu, ce qui aura également de grandes conséquences sur leur développement physiologique, dans la mesure où la cuisson favorise la digestion.

### **La première « sortie » d'Afrique des *Erectus***

On parle, à propos d'*Erectus*, d'une « première sortie d'Afrique », un scénario qui en anglais reprend le titre du film de Sydney Pollack, *Out of Africa*, sorti en 1985 et inspiré d'un roman autobiographique de l'écrivaine danoise Karen Blixen. On aurait donc là la première migration humaine avérée (cf. carte 1 en fin d'ouvrage). En effet, des *Erectus* sont signalés il y a près de deux millions d'années à Dmanisi en Géorgie dans le Caucase (ce serait l'*Homo georgicus*), mais aussi en Chine du Nord vers 1,6 million d'années (du moins de par les outils retrouvés, à défaut d'ossements humains), à peine plus tard à Sangiran dans l'île indonésienne de Java, avec plusieurs crânes caractéristiques (c'est le pithécantrope de Java, identifié dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle). Certains vestiges restent plus discutés, comme le fragment de mâchoire trouvé à Longgupo en Chine, daté de 2,4 millions d'années et baptisé « homme de Wushan », mais qui pour certains serait le reste d'un primate non humain, tout comme d'éventuelles traces d'activité humaine à Masol en

Inde. D'autres *Erectus* se sont dirigés cette fois vers l'Europe et sont présents vers 1,2 million d'années à Atapuerca près de Burgos dans le nord de l'Espagne (on parle d'*Homo antecessor*), et à peu près à la même époque à Lézignan-la-Cèbe près de Béziers – mais seulement sous la forme d'outils.

Le terme de « sortie » est très trompeur, si l'on se représente une migration en rangs serrés vers un ailleurs. Les causes en seraient de toute façon absentes. Nul risque de surpopulation pour quelques dizaines de milliers d'individus répartis sur les 30 millions de kilomètres carrés d'un continent aux ressources abondantes. Il nous faut également tenir compte de l'immensité des périodes en cause, qui se comptent en milliers d'années, sinon plus, et s'imaginer, en reprenant le modèle des chimpanzés, qu'à chaque génération, certains individus plus curieux se sont installés un tout petit peu plus loin, dans différentes directions. Ainsi, atteindre en un seul millénaire les bords asiatiques du Pacifique à partir de ceux de la mer Rouge n'implique qu'une progression de sept kilomètres par an en ligne droite ; et bien moins encore si l'on ajoute quelques millénaires à ce temps de parcours. Les *Erectus* n'ont donc jamais su qu'ils « sortaient d'Afrique » !

En outre, il y eut certainement des retours en arrière, des échecs, d'autant que le climat terrestre n'a cessé de changer pendant toute cette période, avec l'alternance de glaciations et de périodes interglaciaires (comme celle que nous vivons depuis 12 000 ans) en Eurasie, et de périodes sèches ou humides en Afrique. C'est peu à peu que les *Erectus* s'éloignèrent des régions méridionales de l'Eurasie. Leur présence plus au nord de l'Europe, dans la vallée de la Somme (où leurs traces furent pour la première fois identifiées par l'érudit local Jacques Boucher de Perthes au milieu du 19<sup>e</sup> siècle), ne remonte pas avant 700 000 ans environ, tout comme dans les îles Britanniques, aux époques glaciaires où la Manche n'est plus qu'un fleuve qui réunit les eaux du Rhin, de la Tamise et de la Seine. Ces *Erectus* taillent tous des bifaces symétriques et réguliers, déjà évoqués, définissant une forme d'outillage, à l'échelle de l'Afrique et de l'Eurasie, dite acheuléenne (du nom de Saint-Acheul, un faubourg d'Amiens), beaucoup plus élaborée que les simples galets éclatés des premiers temps.

Il y a d'ailleurs débat pour savoir si cette expansion vers le nord est l'œuvre des descendants des premiers *Erectus* sortis d'Afrique, ou celle de nouvelles migrations, à cette date, d'individus ayant poursuivi leur évolution en Afrique même et parvenus à leur tour en Europe. On évoque parfois dans ce cas des *Homo rudolfensis*, que l'on rapproche des *Homo heidelbergensis*, évolution supposée locale des *Erectus* européens. Autant dire que beaucoup d'hypothèses restent ouvertes, faute d'un nombre suffisant de restes humains.

On est donc bien loin de retracer le détail de l'expansion des *Erectus* en Eurasie. En outre, il n'y a pas non plus d'accord sur les différentes formes humaines identifiables au moment où l'on passe progressivement, entre 2,5 millions et 2 millions d'années avant notre ère, des australopithèques aux *Homo* proprement dits. D'une part, l'ensemble des fragments humains de cette époque tiendrait dans une petite valise ; d'autre part, chaque paléontologue découvrant de nouveaux restes est tenté de lui donner un nom particulier, d'autant que le système universitaire anglo-saxon, très compétitif, pousse les chercheurs en mal de crédits à des affirmations aussi péremptoires que spectaculaires. Enfin, la recherche scientifique, là comme ailleurs, oppose souvent les partisans de catégories assez larges à ceux qui ont tendance au contraire, par souci de précision, à les multiplier – les *lumpers* (« regroupeurs ») contre les *splitters* (« éclateurs »).

Ainsi, pour cette période de transition en question, rencontre-t-on en Afrique, outre l'*Homo erectus* classique, l'*Homo habilis* (l'homme-habile), l'*Homo ergaster* (l'homme-artisan), l'*Homo rudolfensis* (du lac Rudolf, maintenant Turkana, au Kenya) ou encore l'*Homo gautengensis* (de la province sud-africaine de Gauteng), sans compter l'*Homo rhodesiensis* (de Rhodésie, maintenant le Zimbabwe), un peu plus récent. Et lorsque *Erectus* arrive en Eurasie, et après avoir été d'abord appelé *pithécanthrope* en Indonésie et *sinanthrope* (ou *Homo pekinensis*) en Chine, certains distinguent aussi l'*Homo georgicus*, l'*Homo antecessor*, ou encore l'*Homo heidelbergensis*. On s'accorde d'ailleurs sur le fait que la trentaine d'individus, dont cinq crânes, d'*Homo georgicus* découverts sur le site de Dmanisi en Géorgie, déjà évoqué, sont eux-mêmes relativement différents, physiquement, les uns des autres.

Tout cela va constamment dans le même sens. Il nous faut renoncer à imaginer des espèces parfaitement distinctes, stables et définies, au profit d'un continuum en évolution et en mélanges permanents. D'autant qu'à cette époque, nous l'avons dit, l'ensemble de ces humains ne devait guère dépasser plusieurs dizaines de milliers d'individus – quelques centaines de milliers au maximum – sur l'ensemble de la planète.

Dans tous les cas, dans chaque grande région les *Erectus* vont poursuivre leur évolution et déboucher sur de nouvelles formes humaines que nous avons déjà évoquées. Jusqu'à ce que, à partir des *Erectus* restés en Afrique, émergent les premiers *Homo sapiens* en diverses régions, du Maroc à l'Afrique du Sud. Certains vont « sortir » d'Afrique à leur tour, de manière tout aussi échelonnée et dispersée que leurs ancêtres *erectus*.

## **Une « Ève » et un « jardin d'Éden » ?**

Il n'y a pas de point-d'origine des *Homo sapiens*, de « berceau », de sorte de jardin d'Éden originel, car il n'y a en général jamais d'origine, puisqu'il y a toujours quelque chose avant<sup>8</sup>. Dans les années 1990, des généticiens nord-américains, avec un certain sens de la communication, avaient promu l'idée d'une « Ève africaine » d'il y a 200 000 ans, mère originelle de tous les humains actuels, et qui aurait vécu en Afrique de l'Est. Mêlant ainsi le mythe biblique au « politiquement correct » d'une femme et d'une Africaine, ils ne pouvaient manquer d'atteindre la célébrité et, par là même, d'obtenir d'abondants crédits de recherche. La réalité est plus prosaïque. L'ADN qui nous programme est stocké dans chacune de nos cellules sous deux formes : dans le noyau de la cellule, et c'est l'ADN dit nucléaire, qui se transmet par le père, et dans de petits corpuscules en dehors du noyau appelés mitochondries, et c'est l'ADN mitochondrial, qui se transmet par la mère mais ne représente qu'une petite partie du génome. Si l'on prend un échantillon de quelques centaines d'humaines et d'humains actuels, si l'on n'analyse que l'ADN mitochondrial et si l'on regroupe tous ces humains sous la forme d'un arbre selon leur degré

de proximité, on obtient obligatoirement un arbre généalogique impliquant un point origine féminin. Mais il n'y a pas plus de raisons de commencer l'« origine » des *Sapiens* en ce point que plus en amont dans l'évolution, par exemple avec l'ancêtre commun aux humains et aux chimpanzés. La date de 200 000 ans est par ailleurs inférée du taux supposé de mutations génétiques au fil du temps ou « horloge moléculaire », méthode qui reste très discutée. Quant à une localisation en Afrique de l'Est, on ne voit pas trop comment on aurait pu la déduire à partir de l'ADN d'humains modernes, si ce n'est que c'était là où se concentraient à l'époque la plupart des fossiles humains anciens. Aussi, en tant que notion scientifique, l'« Ève africaine » relève bien plus de la sociologie des sciences, sinon de nos mythologies modernes<sup>9</sup>.

Cela n'a pas empêché en 2019 une autre équipe de généticiens anglo-saxons de situer cette fois le « jardin d'Éden », selon leurs propres termes, à une autre extrémité de l'Afrique, cette fois au Botswana, avec de nouveaux échantillons d'ADN, mais avec les mêmes techniques – ADN mitochondrial, horloge moléculaire, construction d'un arbre<sup>10</sup>.

Cet « Éden » était situé là car c'est le territoire où vivent actuellement les Khoïsans, peuple de chasseurs-cueilleurs appelés autrefois Hottentots ou Bochimans – et rendus célèbres par le film *Les dieux sont tombés sur la tête*. C'est chez eux que l'on retrouverait en effet les caractéristiques génétiques qui seraient au commencement de l'arbre d'évolution des *Sapiens*. La chose n'est pas nouvelle : dès le 19<sup>e</sup> siècle, les Khoïsans étaient vus comme très primitifs, car ils étaient « restés » chasseurs-cueilleurs et utilisaient des « clicks », ces sons particuliers propres à leurs langues et qui paraissaient une preuve supplémentaire d'archaïsme, quand ils n'étaient pas rapprochés de ceux produits par les chimpanzés. Les Khoïsans actuels seraient donc les descendants des premiers humains restés dans le jardin d'Éden, tandis que les autres se seraient dispersés dans le reste du monde, à la faveur de changements climatiques. Sans entrer dans le détail, les critiques méthodologiques adressées à ce « nouveau » scénario ont été les mêmes que pour l'Ève africaine, d'autant qu'on ne voit pas bien

pourquoi ceux restés dans le jardin n'auraient pas continué à évoluer génétiquement de leur côté.

Il n'y eut donc ni Ève, ni Adam, ni jardin d'Éden, mais, issus des différentes espèces d'*Erectus* africains, des croisements et métissages étalés sur des dizaines de millénaires qui virent très progressivement émerger en Afrique, tout comme Denisova en Asie et Neandertal en Europe, cette nouvelle espèce que le même Carl von Linné baptisa *Homo sapiens sapiens*, l'homme-sage. De fait, les fossiles les plus anciens de cette espèce ont été découverts par une équipe franco-marocaine à Djebel Irhoud au Maroc et datés de 300 000 ans. Mais tout au sud du continent, le crâne humain de Florisbad remonte à 260 000 ans et, guère plus récents, sont celui, trouvé isolé en surface, d'Eliye Springs au Kenya, deux autres provenant de Kibish dans la vallée de l'Omo en Éthiopie, ainsi qu'un dernier découvert sur le site de Laetoli en Tanzanie, là où furent aussi mis au jour de nombreux restes d'australopithèques. C'est donc tout le continent africain, en de multiples régions, qui a vu apparaître les premiers *Sapiens*, qui n'ont donc dû cesser de « migrer » intérieurement, avant que certains d'entre eux ne « sortent » à leur tour, sans doute à plusieurs reprises et en de multiples trajets.

## ***Sapiens*, de l'Afrique à l'Australie**

Si l'émergence de *Sapiens* en Afrique remonte donc à 300 000 ans, celui-ci conserve un certain temps des caractères « archaïques », dans la terminologie des paléontologues. Il possède encore une arcade sourcilière (un « bourrelet suborbital ») marquée et une voûte crânienne qui s'exhaussera et s'arrondira encore un peu au fil du temps. Quant à son psychisme, il en existe des signes indirects, en particulier ceux de son inventivité : des petits morceaux d'ocre couverts de croissillons gravés il y a 80 000 ans dans la grotte de Blombos en Afrique du Sud, associés à des coquillages volontairement perforés pour en faire des colliers et des pendentifs ; d'autres coquillages perforés dans la grotte des Pigeons à Tafoughalt (ou Tavoralt) au Maroc à peu près à la même époque ; et, bien

sûr, l'apparition de la figuration, peinte, gravée ou sculptée, en Europe comme en Asie, mais à partir de 40 000 ans seulement. C'est à cette date (tardive) qu'ont été confectionnées les premières flûtes connues, dans l'abri de Hohlefels en Allemagne, à proximité de la plus ancienne représentation féminine, une statuette d'ivoire aux traits sexuels hypertrophiés. Dans tous les cas, les outils en pierre ou en os ne vont cesser de se perfectionner et de se complexifier. En Europe, où *Sapiens* apparaît il y a 40 000 ans seulement, ces outils, qui lui sont associés, définissent la période dite du paléolithique supérieur. En Afrique en revanche, l'outillage des premiers *Sapiens*, plus sommaire, appartient à ce qui est appelé le *Middle Stone Age*, l'âge de pierre moyen.

Les plus anciennes présences de *Sapiens* hors d'Europe ont été repérées assez logiquement au Proche-Orient, sur le territoire israélien, dans les grottes de Misliya il y a au moins 180 000 ans, de Shkul il y a 130 000 ans et de Qafzeh il y a 100 000 ans. À partir de là, ces groupes d'humains ont tendance à se diffuser dans un premier temps peu à peu vers l'est, et non vers l'Europe (cf. carte 2). Ils sont signalés vers – 45 000 ans à Ust'-Ishim en Sibérie, et près de Beijing à Tianyuan vers – 40 000 ans. Plus au sud, ils atteignent plus tôt encore le sous-continent appelé par les géologues Sunda, créé, en raison de la baisse du niveau marin pendant la dernière glaciation (qui dura de – 115 000 à – 10 000 ans), par la réunion des actuelles Malaisie et îles de Sumatra, Bornéo, Java, Madura et Bali, et d'où l'on pouvait également rejoindre plus ou moins pieds secs les Philippines. De là, ces premiers *Sapiens* sont attestés vers 60 000 ans en Australie, alors réunie à la Nouvelle-Guinée et à la Tasmanie en un seul continent, nommé cette fois Sahul par les géologues et dû à la baisse d'une centaine de mètres du niveau de l'océan engendrée par la dernière ère glaciaire<sup>11</sup>. L'arrivée des *Sapiens* sur Sahul a supposé la traversée de plusieurs importants bras de mer, et donc la maîtrise de la navigation hauturière. Leur présence est attestée aussi bien en Australie qu'en Nouvelle-Guinée et on considère donc que les actuels Aborigènes australiens et papous en sont les descendants directs.

On suppose parfois aussi qu'ont appartenu à ces premières vagues de peuplement des populations longtemps réunies

par les raciologues d'antan sous le terme un peu méprisant de *Negritos* (« petits-noirs » en espagnol) et que l'on trouve de manière discontinue dans les îles Andaman (où ne survivent plus que quelques centaines d'individus), dans la péninsule malaise (Semangs, Maniqs) et dans plusieurs des îles des Philippines (une trentaine d'ethnies, dont les Agtas, les Bataks, ou les Mamanwas). On leur adjoint parfois les Veddas (ou Wanniyala-Aetto) du Sri Lanka. L'île de North Sentinel dans les Andaman est connue pour abriter l'un des derniers groupes de chasseurs-cueilleurs au monde, entièrement coupé du reste de la planète. La couleur sombre de la peau de ces différents groupes ethniques et leur petite taille ont été parfois attribuées à leur origine africaine, en tant que premiers arrivants, ou simultanément à une adaptation à l'insularité. Seuls les Andamans ont gardé des langues supposées originelles, parfois rapprochées des langues papoues. Tous les autres groupes ont adopté des langues appartenant à d'autres familles linguistiques. De même, la plupart ont abandonné un mode de vie de chasse et de cueillette pour se livrer à l'agriculture. Différentes campagnes d'analyses récentes en paléogénétique confirment d'ailleurs la complexité des mélanges ultérieurs de populations et suggèrent non pas une seule vague, mais certainement plusieurs, voire des « nappes » plus ou moins continues plutôt que des « vagues<sup>12</sup> ».

L'étude des mythes, notamment ceux de l'origine du monde et de l'homme, pourrait également contribuer à préciser ces vagues de peuplement, dans la mesure où certains peuvent être regroupés dans leur thématique et leur construction, même si la plupart d'entre eux ont été recueillis à une date très récente<sup>13</sup>.

## **Vers l'Europe, finalement !**

Ce n'est donc que bien plus tard que d'autres groupes de *Sapiens* se dirigèrent vers le territoire européen, où ils sont signalés, notamment en Roumanie, vers – 45 000 ans, pour atteindre l'Europe occidentale vers 40 000 ans. Mais si les *Sapiens* trouvèrent sur Sahul une terre en principe vide

d'humains – bien qu'*Erectus* ait atteint les îles indonésiennes au moins 600 000 ans plus tôt –, ce n'était pas le cas du continent eurasiatique, que parcouraient déjà des Néandertaliens et des Dénisoviens, comme sans doute d'autres espèces proches encore à découvrir – sans compter les hommes de Florès en Indonésie et ceux de Luçon aux Philippines. Il n'existe pas, jusqu'à présent, de preuves d'affrontements violents entre ces différentes espèces, même si rien ne l'exclut non plus, puisque les chimpanzés n'en sont pas exempts.

Deux choses sont néanmoins acquises : d'une part, toutes les autres espèces ont progressivement disparu à partir de 30 000 ans environ ; d'autre part, des *Sapiens* se sont croisés avec elles, et ces dernières entre elles. En effet, depuis qu'il a été possible de reconstituer le génome de plusieurs Néandertaliens et Dénisoviens, au moins un hybride entre ces deux espèces a pu être découvert, et surtout il a été possible d'établir qu'Européens et Asiatiques possédaient, tapis en leurs gènes, un petit pourcentage de gènes néandertaliens – à la différence de la très grande majorité des Africains, seuls *Sapiens* « purs », puisque c'est en Afrique qu'ils ont émergé. De même, des gènes dénisoviens ont été retrouvés chez certaines populations actuelles, notamment chez les Inuits, les Tibétains et les Papous de Nouvelle-Guinée. Il semble qu'il s'agisse en particulier de gènes favorisant l'adaptation au froid et à la vie en altitude. Les avantages pour les *Sapiens* des gènes légués par les Néandertaliens sont en revanche moins clairs, d'autant que de grandes parties de l'ADN peuvent avoir un rôle « neutre » dans l'évolution.

Il n'y a pas pour l'instant d'explications à la disparition des Néandertaliens – et moins encore à celle des Dénisoviens, dont nous n'avons que fort peu de restes –, mais plusieurs hypothèses, non exclusives l'une de l'autre. Les derniers Néandertaliens connus sont attestés dans la péninsule Ibérique, Gibraltar compris, aux alentours de – 30 000 ans, ce qui suggère, puisque les *Sapiens* sont arrivés en Europe par l'est, qu'ils auraient été progressivement, en dix mille ans, repoussés jusque dans l'extrême sud-ouest du continent, avant de s'éteindre définitivement. On suppose aussi qu'ils étaient en plus petit nombre et isolés les uns des autres, donc moins

aptes à l'entraide, au point qu'ils auraient pu se dissoudre au fil des unions avec des *Sapiens*. Ils auraient pu aussi être victimes de maladies apportées par les *Sapiens*, comme le furent plus tard les Amérindiens à l'arrivée des Espagnols. Peut-être étaient-ils également moins bien équipés que les *Sapiens*, plus inventifs, lors des froids extrêmes du « maximum glaciaire » de la dernière glaciation et de la raréfaction consécutive d'une partie de la faune chassée.

Ils ont néanmoins coexisté pacifiquement au Proche-Orient pendant plusieurs dizaines de millénaires, avec des types d'outils très comparables, ce qui suppose sans doute des échanges de techniques. On a symétriquement évoqué une influence des *Sapiens* sur certains comportements « évolués » des Néandertaliens les plus récents, comme le creusement de tombes pour leurs défunts ou le port de parures, notamment de dents de carnivores perforées. Mais leur dénier ainsi toute inventivité procède peut-être aussi de notre vieille représentation des Néandertaliens, conçus à l'origine comme les représentants mêmes de l'homme préhistorique sauvage et brutal.

La disparition des Néandertaliens et Denisoviens, concomitante de l'expansion de *Sapiens*, est dans tous les cas, quelles qu'en aient été les causes, la première attestation du caractère invasif de cette nouvelle espèce. On peut la mettre en rapport avec la disparition, tout aussi consécutive et due à la chasse comme aux incendies volontaires, de nombreux grands mammifères dans les régions restées jusque-là vides d'humains, comme l'Australie (kangourous, koalas et wombats géants, tout comme des oiseaux géants, tels les dromornys et les genyornis, semblables à de grosses autruches), les Amériques (paresseux, pécaris et castors géants, tout comme des mammoths, de très grands ours et de très grands lions, entre autres) ou, plus tard les îles du Pacifique ou de l'océan Indien – comme le dodo de l'île Maurice. L'Europe n'y échappera pas, avec la disparition d'une grande partie de la faune endémique, des espèces souvent naines, comme dans les îles méditerranéennes, jusque-là inoccupées.

## **Le peuplement de l'Amérique**

On sait que ni Christophe Colomb ni même avant lui les Vikings de Leif Eriksson, fils d'Érik le Rouge (un excellent exemple de migration ratée, dont nous reparlerons plus tard), n'ont « découvert » l'Amérique, puisqu'elle était déjà habitée par les Amérindiens de longue date. Mais de quand date cette « longue date<sup>14</sup> » ? Longtemps les archéologues états-uniens ont imposé l'idée que cette colonisation n'aurait commencé en Amérique du Nord qu'avec la culture dite de Clovis, aux alentours de 12 000 ans avant notre ère, nom qui n'est pas sans rapport, bien qu'indirect, avec notre chef franc : le premier site identifié dans les années 1920 l'avait été à proximité d'une petite gare isolée du Nouveau-Mexique, ainsi baptisée car la fille du chef de gare se serait intéressée à l'histoire de France, gare qui fut le noyau d'une future ville devenue depuis chef-lieu de comté. L'affirmation d'une colonisation qui ne daterait que de la culture de Clovis porte souvent le nom, chez les archéologues américains, de *Clovis first* !

Cette culture se caractérise par des pointes de javelot ovales en pierre, très finement taillées sur leurs deux faces, qui ont dû jouer un rôle actif dans la disparition rapide de la grande faune. Elle se poursuit sans rupture avec la culture de Folstom. La seule tombe connue de cette époque, celle d'un jeune garçon découverte sur le site d'Anzick dans le Montana, a fait l'objet d'une analyse génétique qui a confirmé sa parenté à la fois avec les populations amérindiennes actuelles et avec des populations anciennes de Sibérie. Les restes du squelette ont été réinhumés en 2014 selon des coutumes tribales locales. Elle appuie en tout l'hypothèse la plus vraisemblable, c'est-à-dire l'arrivée, en une ou plusieurs fois, de groupes de *Sapiens* par le détroit de Béring durant la dernière glaciation. En effet, à cette époque, Asie et Amérique étaient réunies par un pont de terre appelé Béringia, le niveau de la mer étant descendu de près de 150 mètres. Certaines ressemblances entre des mythes sibériens et d'autres d'Amérique étayent aussi cette hypothèse

Toutefois, au fil du temps, des dates plus anciennes ont été proposées, dans une sorte de compétition entre chercheurs, et

dont la fiabilité dépend, comme d'habitude, de la technique de datation comme de la nature des vestiges datés. Ainsi, dans les grottes du Poisson-Bleu, tout au nord du Canada, des ossements d'animaux portant des traces de découpe par des outils en pierre remonteraient entre 20 000 et 25 000 ans avant notre ère. Des humains venus par Bérिंगia auraient pu cependant rester ensuite piégés dans la région, du fait de la gigantesque calotte glaciaire qui s'étendait juste au sud, sans pouvoir aller plus loin. Mais il existe des sites le long des côtes du Pacifique qui suggèrent qu'une voie par le rivage était possible, d'autant que la remontée des eaux de l'océan, consécutive à la fin de la dernière glaciation, aurait englouti la plupart d'entre eux. De fait, des traces plus anciennes que la culture de Clovis ont été repérées dans l'île canadienne de Calvert, en Colombie-Britannique, tout comme dans les Channel Islands, au large de la Californie, où les outils en pierre offrent des comparaisons avec ceux découverts au Japon. On a également argumenté que la côte du Pacifique comptait de très nombreuses langues amérindiennes différentes, par rapport à d'autres régions, ce qui est en général l'indice d'un peuplement ancien où les langues se sont peu à peu éloignées les unes des autres, alors que dans une région de peuplement récent, la diversité linguistique est bien moindre.

Cette migration plus précoce pourrait être corroborée par l'existence d'autres sites, aux États-Unis, ayant fourni à la fois des formes d'outils en pierre et des dates plus anciennes que Clovis, comme Topper en Caroline du Sud, daté entre – 16 000 et – 20 000 ans, voire – 50 000 ans, ou les grottes de Paisley dans l'Oregon, datées entre – 14 000 et – 15 000, tout comme Saltville et Cactus Hill en Virginie ou encore Buttermilk Creek au Texas – tous sites qui continuent à faire l'objet d'âpres débats, même si ne sont en cause que deux ou trois millénaires de différence.

Beaucoup plus discutés sont évidemment les sites aux dates encore plus anciennes de Méso-Amérique et surtout d'Amérique du Sud, si la voie des migrations humaines est bien passée par la Bérिंगia. Dans le sud du Chili, le site de Monte Verdi, à 13 000 kilomètres du détroit de Bérिंग, remonterait aux environs de – 16 000 ans, voire de – 30 000, de même que

ceux de Chinchuapi, dans le même pays, de Taima-Taima au Venezuela, Los Toldos et Arroyo Seco en Argentine, ou Huaca Pietra au Pérou datent tous d'une période légèrement antérieure à la culture de Clovis, et avec des outils bien différents. La date très ancienne, publiée en 2020, du site de Chiquihuite au Mexique a été contestée, ou plus exactement l'origine humaine des outils datés.

Le plus spectaculaire reste cependant le site de Pedra Furada dans le nord-est du Brésil, au sein du parc national de la Serra da Capivara dans l'État de Piauí, exploré depuis de nombreuses années par une mission franco-brésilienne et qui remonterait à – 30 000 ans voire à – 45 000 ans environ<sup>15</sup>. Des peintures rupestres, plus récentes, y sont également présentes. Ces dates hautes ont été remises en cause en attribuant les charbons de bois à des incendies naturels, ou les outils en pierre à des causes tout aussi naturelles, gel ou érosion, voire à l'œuvre de singes capucins connus pour s'adonner au bris de pierre, soit pour en faire des outils, soit plutôt pour en lécher la poussière. Néanmoins, il existe aussi de bons contre-arguments pour en attester l'authenticité.

Des datations aussi anciennes ont alors suggéré une migration maritime directe, soit depuis l'Afrique, soit depuis l'Europe. On a voulu voir sur un squelette de cette époque (baptisé *Luzia* en référence à l'australopithèque africaine Lucy) des traits « australoïdes », impliquant une arrivée par la mer, mais les analyses génétiques d'autres squelettes ont confirmé leur origine purement sibérienne. On a également évoqué une traversée maritime en raison des ressemblances entre les belles pointes de flèches ou de javelines de Clovis et celles, tout aussi soignées, taillées par la culture dite solutréenne, qui s'étendit sur le territoire de l'Espagne et de la France entre 20 000 et 15 000 ans avant notre ère, c'est-à-dire plusieurs millénaires quand même avant Clovis. Les hardis migrants auraient cette fois traversé l'Atlantique Nord en longeant la banquise. On s'est même appuyé un temps sur un squelette amérindien trouvé en 1996 à Kennewick dans l'État de Washington et remontant à – 9 000 ans : il aurait eu des traits « caucasoides » et non « mongoloïdes », ce qui impliquait donc une origine européenne. Une telle hypothèse fut néanmoins démentie par

une analyse génétique publiée en 2015, et, sur la pression des tribus amérindiennes survivantes locales, le squelette fut réinhumé selon leurs coutumes actuelles en un lieu tenu secret. Jusqu'à preuve du contraire, la piste maritime reste donc hautement improbable.

On mentionnera pour mémoire trois propositions plus improbables encore, qui auraient impliqué des espèces humaines antérieures à *Sapiens*. Ainsi fut annoncée en 2017 sur le site californien de Cerutti la découverte d'ossements de mastodonte qui auraient été brisés par des outils et remonteraient à... 130 000 ans ; mais il s'agissait en fait d'une fouille vieille de vingt-cinq ans, à la documentation lacunaire et incertaine. Plus fort encore, en 1987, une mission franco-brésilienne déclara la découverte, dans la bien nommée Toca da Esperança (« Grotte de l'Espérance »), d'un niveau daté de... 300 000 ans ! En réalité, il s'agissait de quelques cailloux à peine taillés, associés éventuellement à une faune jugée ancienne mais comprenant des animaux encore actuels. Le « scoop » se dégonfla donc très vite<sup>16</sup>. Enfin revient assez régulièrement, dans des publications ésotériques ou liées à l'extrême droite (ou les deux), l'idée que le continent américain aurait été civilisé soit par des Phéniciens, soit par les Vikings, ce qui expliquerait les grandioses réalisations des Aztèques ou des Mayas, dont les Amérindiens auraient été évidemment incapables...

On le voit, l'histoire du peuplement des Amériques, qui mêle enjeux idéologiques et forte compétition universitaire, est encore loin d'être définitivement résolue.

## **Et le climat se réchauffa...**

*Il y a environ 12 000 ans, la plus grande partie de la planète s'est donc retrouvée colonisée, en quelques dizaines de millénaires, par une nouvelle espèce invasive, Sapiens, qui, ce faisant, avait éliminé aussi bien les autres espèces humaines qu'un certain nombre de grands mammifères et de grands oiseaux. Seuls quelques territoires restaient encore vides d'humains, pour l'essentiel des îles, notamment océaniques, ainsi que les régions*

## *Homo Migrans*

*les plus froides et les plus chaudes. Cependant, la population totale ne dépassait pas un à deux millions d'individus, soit une densité d'environ 0,01 personne par kilomètre carré de terre émergée, contre 46 de nos jours – mais 123 en France et 518 aux Pays-Bas.*

*Comment est-on passé de cette occupation encore faible aux 7 milliards, et bientôt 10 milliards d'humains actuels ? À la faveur de la fin de la dernière glaciation, plusieurs groupes de chasseurs-cueilleurs entreprirent, de manière indépendante sur les différents continents, de domestiquer des animaux et des plantes, tout en en éliminant un grand nombre d'autres. Le destin de la planète allait en être radicalement transformé.*

## Quand révolutions néolithiques et colonisations agricoles bouleversèrent la planète

*L'invention de l'agriculture et de l'élevage, ce qu'on appelle en Eurasie le « néolithique », allait bouleverser l'équilibre écologique de la planète. Pourquoi est-elle intervenue précisément à ce moment-là, à partir de 10 000 ans avant notre ère ? Deux facteurs ont été réunis. D'une part, la dernière période glaciaire, celle appelée Würm en Europe occidentale et Wisconsin en Amérique du Nord, s'est achevée et a donc apporté des conditions nettement plus favorables à la domestication des plantes. Un climat froid régnait en effet sur la Terre depuis environ cent mille ans. Mais lors du précédent interglaciaire, entre – 130 000 et – 115 000 ans avant notre ère, Sapiens n'en avait pas pour autant inventé l'agriculture. Car il manquait un autre facteur favorable : une complexité croissante du cerveau humain et de ses facultés d'invention et d'adaptation.*

*Certes, les premiers Sapiens, on l'a vu, émergent à partir de 300 000 ans, mais ils restent en constante évolution. Ils ne commencent à créer les premières parures, coquillages percés montés en pendentifs, qu'il y a 100 000 ans à peine. Et les premières figurations, peintes ou sculptées, n'apparaissent qu'il y a 40 000 ans, indépendamment en plusieurs points de l'Eurasie et sans doute ailleurs – puisqu'il faut à la fois qu'elles aient été préservées et qu'on puisse les retrouver et les dater précisément. Cet intérêt pour la figuration, tout comme pour le tracé de signes abstraits*

complexes, est indéniablement le symptôme d'une pensée qui se complexifie. Ne plus se vivre comme immergé dans la nature, espèce animale parmi d'autres, mais en prendre le contrôle semble bien aller dans le même sens.

Ce qu'on appelle la « révolution néolithique » dans le jargon des archéologues s'est donc produite à peu près en même temps et de manière indépendante en plusieurs points du globe, au Proche-Orient, en Chine du Nord autour du fleuve Jaune comme en Chine du Sud autour du Yangzi, dans les Andes, en Amérique centrale et sans doute dans le nord de l'Afrique, parmi les principaux foyers. Notons que l'Europe en est absente (cf. carte 3). Mais une fois inventée, l'agriculture sédentaire va peu à peu gagner l'ensemble du monde, repoussant les derniers chasseurs-cueilleurs dans les endroits les plus inhospitaliers, trop froids ou trop arides pour les agriculteurs. Cette extension de l'agriculture fut pour l'essentiel un phénomène migratoire : à partir des foyers originaux d'invention, les agriculteurs en surnombre migrèrent vers les régions limitrophes et ainsi de suite de proche en proche – comme l'avaient sans doute fait avant eux une partie des *Erectus* puis des *Sapiens* –, absorbant, repoussant, voire massacrant les chasseurs-cueilleurs. Ces massacres se poursuivront sur le très long terme, puisque c'est ainsi que les agriculteurs européens s'emparèrent d'une grande partie des Amériques, où vivaient encore de nombreuses sociétés de chasseurs-cueilleurs. Plus rarement, l'agriculture se diffusera par emprunt, lorsque des chasseurs-cueilleurs de régions moins prisées par les agriculteurs se convertiront au nouveau mode de vie au contact de ces derniers, comme en Scandinavie ou dans les steppes européennes.

On retracera donc ici les principales grandes expansions agricoles, à partir des foyers respectifs du Proche-Orient, de Chine et d'Afrique, sans prétendre à l'exhaustivité et compte tenu, également, des régions où les informations archéologiques sont les mieux assurées. C'est en effet au Proche-Orient que nos informations sont les plus détaillées, en raison de la concentration des missions archéologiques qui y ont travaillé et y travaillent encore, dont un certain nombre à la recherche de traces matérielles du récit biblique propre à l'Occident. Une partie des observations faites sur les conditions d'émergence du néolithique peuvent de fait être étendues à des régions moins bien connues.

## **Du Proche-Orient vers l'Europe**

La première conséquence de l'agriculture sédentaire, en sécurisant les ressources alimentaires et aussi en épargnant aux futures mères les longs déplacements, est en quelques siècles, partout où elle fut inventée, un boom démographique croissant – et qui croît toujours<sup>1</sup>. Les démographes parlent d'ailleurs d'une « transition démographique néolithique », considérée comme la seule vraie rupture démographique dans l'histoire humaine<sup>2</sup>, si l'on excepte les effets récents des progrès de la médecine (*cf.* graphique en fin d'ouvrage). Ce boom n'a cependant pas été régulier. En effet, l'instauration de la vie sédentaire ne comportait pas que des avantages. La nourriture apportée par les céréales et transformée en bouillies ou en galettes était plus molle et sucrée que l'ordinaire des chasseurs-cueilleurs, auquel leur organisme était depuis longtemps habitué, d'où l'essor des caries dentaires et, à long terme, la question du surpoids. De même, les travaux agricoles, plus pénibles et répétitifs, associés au nouveau mode de vie sédentaire, introduisirent des troubles musculo-squelettiques nombreux. Enfin, la concentration dans des espaces réduits d'humains et d'animaux domestiques, mais aussi d'animaux dits commensaux (rats, puces, cafards, oiseaux, etc.) fut à l'origine d'épidémies beaucoup plus meurtrières, favorisées par la démographie croissante et la sédentarité, sans compter les problèmes d'hygiène, d'eau potable et d'évacuation des déchets.

C'est pourquoi, dans un premier temps, on constate une baisse de stature des populations agricoles, au point qu'on croyait naguère, fort des mensurations de l'anthropologie physique, que les différences avec les chasseurs-cueilleurs européens étaient celles de deux « races » distinctes. On constate même un fléchissement temporaire de la hausse démographique, avant que la courbe ne reparte de plus belle.

Si, dans un premier temps, les villages s'accroissent peu à peu en habitants, un seuil critique semble être atteint au Proche-Orient – la région actuellement la mieux connue, en partie à cause de la fascination pour l'archéologie biblique – vers la fin du 8<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Les agglomérations qui pouvaient déjà compter plusieurs milliers d'habitants,

comme Abu Hureyra sur les bords de l'Euphrate dans l'actuelle Syrie, sont abandonnées. D'autres, comme le célèbre site de Çatalhöyük en Turquie, qui comptait quelque 10 000 habitants vers le milieu du 7<sup>e</sup> millénaire, déclinent.

Plusieurs causes sont évoquées, probablement associées. Vers la fin du 7<sup>e</sup> millénaire se produit en effet une nette dégradation climatique (parfois appelée « événement 6200 », ou *Six/two event* en anglais), sans doute due au déversement dans l'Atlantique d'un immense lac glaciaire au nord du Canada, ce qui entraîne un climat plus aride dans certaines régions, dont le Proche-Orient. Mais il est probable que la gestion de telles agglomérations ait également atteint ses limites quant au ravitaillement, à la gestion, aux éventuelles tensions sociales, voire à un épuisement des ressources immédiatement disponibles. Enfin, des épidémies, comme signalé plus haut, ne sont pas à exclure.

Toujours est-il que l'on ne rencontrera plus au Proche-Orient, pendant un certain temps, de telles concentrations humaines. Au contraire, on assiste au début de la dispersion de l'excédent de population dans différentes directions, vers l'Anatolie, le Caucase et les steppes d'Europe orientale, vers l'est et les plaines fluviales de Mésopotamie (l'Irak actuel), vers l'Égypte et le nord de l'Afrique, et enfin vers l'Europe *via* les Balkans. Ce sont donc, pour cette région, les premières nouvelles migrations depuis l'arrivée des premiers *Homo sapiens* plusieurs dizaines de millénaires auparavant. On le voit, si le mouvement originel d'expansion de *Sapiens* est à comprendre sur la très longue durée et comme un imperceptible mouvement de proche en proche, les migrations dues à l'agriculture sont déjà plus rapides – et cette rapidité ne fera que s'accroître au fil du temps. Plus précisément se dessinent déjà ce que seront les différentes motivations des migrations à venir. En effet, on peut ici en présumer de trois ordres, sans doute imbriqués : climatiques, démographiques et politiques.

Climatiques, si l'« événement 6200 » évoqué plus haut a effectivement dégradé l'environnement au point qu'il ne suffise plus à nourrir la population. Démographiques, puisque l'on semble avoir atteint ce qu'on appelle la « capacité de charge » (*carrying capacity* en anglais), c'est-à-dire ce que